

L'amitié d'Érasme et de More entre 1520 et 1535

Marie Delcourt

Citer ce document / Cite this document :

Delcourt Marie. L'amitié d'Érasme et de More entre 1520 et 1535. In: Bulletin de l'Association Guillaume Budé, n°50, janvier 1936. pp. 7-29;

doi : 10.3406/bude.1936.6058

http://www.persee.fr/doc/bude_0004-5527_1936_num_50_1_6058

Document généré le 17/03/2016

L'AMITIÉ D'ERASME ET DE MORE ENTRE 1520 ET 1535

Tous les biographes d'Erasmus consacrent un chapitre à More; tous les biographes de More consacrent un chapitre à Erasmus. Mais ils ne décrivent jamais que la première partie de leurs relations, entre 1499 et la scission protestante. On relate leur rencontre chez Lord Mountjoy, en la dernière année du xv^e siècle; on décrit tout ce que, pendant vingt ans, ils mirent en commun d'enthousiasme, d'espérances, d'aspirations. De tout cela nous avons un écho dans leur correspondance, qui est abondante et explicite pour la durée de ces années, dans la lettre d'Erasmus à Ulrich de Hutten (1519), dans la lettre à Guillaume Budé (1521)¹, toutes deux remplies de la figure de son ami; enfin et surtout dans les œuvres de cette période: l'*Eloge de la Folie*, écrit chez More en 1510 ou 1511 et dédié à lui, l'*Utopie*, écrite en 1515 dans ces Pays-Bas où Erasmus est né. Inutile de revenir sur ce que ces deux livres ont en commun: ce sont de dures critiques de tout ce qui existe, écrites par des hommes d'un grand et méritoire optimisme, qui avaient confiance dans le triomphe de la raison collaborant avec la foi pour faire accéder l'homme à la cité de sagesse et de vérité. Un grand vent d'espoir passait sur le monde en cette mémorable année 1516 qui vit sortir des presses, si peu de temps après l'*Institutio Principis Christiani*, le *Novum Instrumentum* de l'infatigable Erasmus et l'*Utopie* de Thomas More. Ce livre parut le

1. Allen, *Opus Epistolarum Erasmi*, t. IV, nos 999 et 1233.

1^{er} novembre. Le 6, on imprimait à Bologne le *De Immortalitate Animae* de Pomponatius. A vrai dire, c'est aussi l'année du *Prince*, mais le *Prince* était compensé d'avance par l'*Institutio Principis Christiani*, et le prince chrétien d'Érasme, s'il est tout le contraire de celui de Machiavel, ressemble comme un frère au sage roi Utopus.

Érasme et More étaient soutenus par l'élite des penseurs et des religieux du temps. Le 6 février 1512, John Colet prononce un sermon à Saint-Paul devant les prélats assemblés par convocation royale en vue de l'extirpation des hérésies. Il demande une réforme totale de l'Église. Quelques semaines plus tard, il prêche contre la guerre de France. Le Vendredi-Saint de 1513, au moment du débarquement des troupes anglaises à Calais, il parle du haut de la chaire contre la guerre ; il ose dire que les hommes devraient suivre le Christ plutôt que Jules ou Alexandre ¹. A qui se serait scandalisé, Érasme aurait répondu que Jules et Alexandre étaient aussi des *imperatores* païens. John Colet, directeur de conscience de Thomas More, approuvait sans réserve tout ce qu'Érasme entreprenait pour la renaissance des études et la restauration de l'esprit chrétien qui, dans l'esprit des trois amis, devait en résulter infailliblement. Beaucoup, à vrai dire, jugeaient que c'était là témérité pure et annonçaient que « l'introduction de l'imprimerie serait la ruine de la religion chrétienne » ². More avait, en Dieu, une plus grande et plus sereine confiance : si Dieu a donné la raison à l'homme, c'est pour que l'homme s'en serve. Il avertit Érasme, dès la parution du *Nouveau Testament*, des coups que les Franciscains préparaient contre lui. La lettre, où les moines ignorants, buveurs et mendiants, ne sont pas épargnés, est d'une gaieté, d'une verve charmante ³.

1. Seebohm, *Oxford Reformers*, pp. 230 et 261 ; R. W. Chambers, *Thomas More*, p. 113.

2. Cette phrase est attribuée à Rowland Phillips, recteur de Meron College à Oxford en 1497 (Lupton, *The Utopia*, p. 7, n. 1).

3. Allen, *Op. Ep. Erasmi*, t. II, p. 481.

Quand on la lit, on s'explique l'erreur des biographes qui parlent volontiers de cette amitié comme d'un épisode de jeunesse. En cette année 1516, More avait 38 ans, Erasme avait dépassé la cinquantaine. Une grande espérance prolonge leur jeunesse, redouble leur alacrité. More défend son ami par de petits traités rapides comme des javelots : la lettre à Martin Dorp, la lettre à l'université d'Oxford sur l'utilité de savoir le grec, et la nécessité de retourner aux sources, la lettre à un moine inconnu concernant les études bibliques, les lettres contre Edouard Lee. Comme Erasme, il a une foi profonde en l'éternité de l'Église de Dieu : il sait qu'elle peut supporter de dures et salutaires critiques.

Pour bien apprécier la force de la pensée religieuse qui animait ces hommes, il faut lire et relire les admirables *Oxford Reformers* de Seebohm, où l'on voit se dérouler parallèlement, pendant vingt ans, la vie de John Colet, d'Erasme et de More. Mais John Colet eut le bonheur de mourir sans avoir rien su de l'affichage des thèses et de tous ce qui s'en suivit. Et Seebohm arrête son exposé en 1519. Mais nous devons nous demander : « Qu'arrivera-t-il ensuite ? » En présence d'un événement qui dépassait tout ce qu'ils avaient imaginé, des hommes d'un tempérament aussi différent qu'Erasme et More ne pouvaient réagir de façon identique. Pendant les quinze années qui leur restent à vivre, que va-t-il advenir de leur amitié, scellée par leur commune espérance en la réforme catholique ?

*
* * *

Cette question, plusieurs l'ont résolue *a priori*, secrètement ou explicitement.

Vers 1550, tout le groupe des héritiers de More est radicalement anti-érasmien. Ce groupe est formé d'hommes et de femmes qui, après son supplice, furent inquiétés sous Henry VIII, exilés sous Edouard VI. C'est seulement pendant le bref règne de Marie Tudor que William Rastell, neveu de

Sir Thomas, parvint à publier les *English Works* (1557). L'avènement d'Elisabeth renvoya tout le monde en exil. Les *Opera Latina* furent imprimés à Louvain (1565) et les biographies qui circulaient en copies manuscrites ne purent être éditées que longtemps après ¹.

Tous ces textes trahissent chez leurs auteurs un souci, une préoccupation essentielle : faire oublier que Sir Thomas fut l'ami d'Érasme. C'est ainsi que les *Opera Latina*, qui se vantent d'être *omnia quae hucusque ad manus nostras pervenerunt* ne donnent aucune des lettres à Érasme, ni aucun des traités écrits pour défendre Érasme. Toute l'activité de More entre 1500 et 1520 est ainsi réduite à l'*Utopie*, aux *Epigrammata* et aux traductions de Lucien. La preuve qu'il s'agit d'une véritable fraude par omission, c'est que le volume s'ouvre par l'épithaphe composée par Sir Thomas pour lui-même sans la lettre à Érasme qu'elle termine. L'éditeur, soucieux d'effacer tout ce qui pouvait rappeler ce nom détesté, a imprimé l'épithaphe, mais non la lettre, d'autant plus embarrassante pour lui qu'elle contient un éloge sans réserve des travaux d'Érasme, *écrit en 1532*. La publier, c'était anéantir toute la thèse des biographes anglais, qui veulent que More ait demandé sans succès des rétractations à Érasme. Fraude pieuse, dira-t-on ; mais quelle étrange piété que celle qui efface de la production de More entre 1500 et 1520 tout ce qui a précisément été inspiré par son zèle religieux, et ne lui laisse que ses ouvrages profanes ! Et que penser de ces héritiers qui laissent perdre toute la correspondance de celui dont ils prétendent honorer la mémoire ? Sans les éditeurs bâlois, vingt précieuses lettres auraient été perdues.

1. Celle de Roper, écrite vers 1557, imprimée en 1626, — celle de Rastell, écrite vers la même époque, perdue en grande partie, — celle de Harpsfield, un peu postérieure, imprimée pour la première fois en 1932, avec les fragments de Rastell, — celle de Stapleton, la seule qui soit écrite en latin et par un bon humaniste, composée sur le continent et imprimée à Douai en 1588, — celle de Cresacre More, arrière-petit-fils du saint, imprimée en 1631.

L'esprit de parti des éditeurs des *Opera latina* n'a pas été senti par la postérité. Mais il n'a pas dû échapper aux contemporains ; deux ans avant le recueil de Louvain avait paru à Bâle un choix de *Lucubrationes* tout aussi tendancieusement fait. Mais ici l'éditeur a du moins cette excuse de n'avoir point promis des *Opera omnia*. Les *Lucubrationes* contiennent les lettres à Erasme, deux lettres d'Erasme lui-même, la lettre à Martin Dorp pour défendre Erasme. La distance qui sépare les *Lucubrationes* des *Opera latina* est aussi grande que celle qui sépare Thomas More vu par Kautsky (excellent commentateur, comme chacun sait, de l'*Utopie*), du même Thomas More vu par le P. Bridgett, excellent commentateur des *English Works*.

Il est inutile d'ajouter que les biographies de Roper, de Harpsfield, de Stapleton, de Cresacre More sont explicitement aussi anti-érasmiennes que l'est silencieusement l'édition de Louvain. Tous quatre, obligés d'admettre, malgré qu'ils en aient, que More fut l'ami d'Erasme, veulent du moins qu'il ne l'ait pas été jusqu'au bout. Un moment vint, disent-ils, où More pria Erasme de corriger ses ouvrages. Erasme refusa, malheureusement pour la postérité, qui se voit maintenant obligée de les expurger ou de les rejeter complètement. Le moment de ce désaveu se placerait forcément après 1520, quand la tempête protestante a éclaté et que More consacre tous ses loisirs à écrire contre Luther en latin, contre Fish et Tindale en anglais. Les anciens biographes ont mis là le doigt sur une difficulté réelle, qu'on ne peut résoudre sans avoir relu des textes dont eux-mêmes se souciaient médiocrement.

*
* *

Les *Etudes sur la Renaissance* de Nisard en contiennent une sur *Morus* (cette graphie latine du nom est tout un programme, qu'on est heureux de voir réaffirmé lorsqu'on sort des biographies anglaises d'où l'humaniste est radicalement

absent). Cet essai, criblé d'inexactitudes de détail, est, dans l'ensemble, un des meilleurs, un des plus pénétrants qu'on ait écrits. Il est peut-être le seul qui mette l'accent sur la lourde faute que commit More en acceptant la succession de Wolsey, alors que Wolsey était congédié pour n'avoir pu obtenir du pape une sentence de divorce et que More blâmait le roi de vouloir divorcer. Nisard ne renonce pas à trouver des explications d'un fait si surprenant. Qu'on veuille s'y reporter, ce n'est point notre sujet. Mais voici ce qu'il dit des rapports entre Erasme et Morus à partir de 1520 :

« Lorsque Luther aura jeté dans le monde chrétien ses paroles qui deviendront des glaives, Morus et Erasme, jusque-là si tendrement unis, s'aimeront moins, comme il arrive aux amis qui se trouvent tout à coup dans des partis opposés, et dont les opinions ont refroidi les sentiments. Alors Erasme dira de Morus que si, dans les matières religieuses, il incline vers une chose, c'est plutôt vers la superstition que vers la religion¹. Morus pensera d'Erasme que, s'il refuse la controverse active et quotidienne avec Luther, c'est qu'il penche secrètement vers l'hérésie... Erasme trouvera que Morus manque d'étendue d'esprit; Morus, qu'Erasme manque de décision et de courage. Ils ne se brouilleront pas, ils continueront même à s'écrire de loin en loin, mais avec réserve et sans se dire les vrais motifs de leurs actions publiques... » (p. 186).

« Fantaisie flagrante », dit Bremond, qui estime que « tout ce portrait est fait de chic ». Et il termine sa protestation par ces mots :

On peut, si on veut, se livrer autour de ces deux hommes à des fantaisies psychologiques, mais il faut renoncer à les amener en témoignage l'un contre l'autre. Ils s'aiment, ils s'entendent, ils se soutiennent jusqu'à la fin². »

Ces trois verbes, après tout, ne sont pas synonymes, et le jugement de Bremond est bien rapide. Celui de Nisard est bien lourdement asséné. Que disent les textes ?

1. Lapsus de traduction : « plutôt vers la superstition que vers l'impiété », dit Erasme, *vide infra*, p. 27.

2. *Le bienheureux Thomas More*, Paris, Lecoffre, p. 81.

*
* *

Il faut remarquer d'abord qu'avant la scission protestante il y eut entre les deux amis un désaccord sur un point limité. Cela se produisit à propos de Germain de Brie (Brixius), ami d'Erasme, qui avait été outré de colère par des épigrammes où More critiquait le snobisme des Anglais imitateurs des modes françaises. Après une querelle d'épigrammes où il est question de la valeur comparée des soldats français et des soldats anglais — tout ce qu'il fallait pour envenimer le débat —, Brixius répondit par un *Anti-Morus* si méchant et si perfide qu'Erasme lui demanda d'en racheter les exemplaires. Brixius riposta qu'il n'était pas plus disposé à retirer son livre qu'Erasme n'était disposé à retirer le sien contre Lefèvre d'Étaples ¹. C'était répondre. More écrit alors à Erasme une longue lettre où il s'exprime contre Brixius avec la dernière violence ². Les biographes ont fait le silence sur cet épisode. C'est absurde, car il prouve simplement que More a dû se vaincre pour arriver à la sérénité, au détachement, à l'exquise politesse que tous ont admirés en lui. Tout ce qui suit est un bel exemple d'une générosité triomphant peu à peu des soucis de second ordre : l'amour-propre national, la vanité littéraire. Erasme répond par une lettre très ferme, très sage ; dans toute leur correspondance, c'est peut-être la seule où il parle en aîné. Il prie More de ne plus écrire contre Brixius avec lequel lui, Erasme, désire ne pas se brouiller. Il assure que s'il avait pu toucher Brixius avant l'impression de son livre, celui-ci aurait renoncé à l'imprimer, et il conclut : « Je l'aurais persuadé si ma lettre était arrivée à temps et je ne doute pas d'obtenir de toi que, par considération pour moi, tu agisses sur tes sentiments et

1. Allen, *Op. Ep. Erasmi*, t. IV, n° 1045, décembre 1519 ; il s'agit de l'*Apologia ad Jac. Fabrum*, imprimée en 1517.

2. Allen, *Op. Ep. Erasmi*, t. IV, n° 1087, mars ou avril 1520.

cesses d'accabler de libelles un homme qui m'aime et que j'aime aussi ¹ ».

La réponse de More, qu'aucun biographe, excepté Nisard, ne signale, est une des plus belles qu'il ait écrites ². On le voit de ligne en ligne marcher vers l'abnégation. Il commence par accuser le coup et écrit non sans amertume : « Cher Erasme, l'*Antimorus* était à Londres bien avant ta lettre et je m'étonne un peu que tu aies tant tardé à écrire au sujet d'une chose qui te tenait si fort au cœur... Je me serais bien borné à mépriser l'attaque, mais j'ai été détourné de ce parti par des amis sages et prudents, auxquels Brixius paraît plus ridicule encore qu'odieux et auxquels il est moins cher, à ce que je vois, qu'à toi. » Erasme, accusé dans sa fidélité d'ami, dut sentir la pointe ; More continue, met longuement en doute la bonne foi de Brixius et finit par céder. Je cite le passage tout entier :

Pour moi, cher Erasme, afin que tu voies combien je suis plus disposé à t'obéir que Brixius, — encore que ta lettre me soit arrivée, non pas quand mon livre était sous presse, mais quand il était imprimé tout entier, encore que j'y fusse poussé par tant d'amis, — au reçu de ta lettre, de cette lettre d'un homme dont le sentiment passe à mes yeux avant tous les calculs, je n'ai point imité mon adversaire Brixius, lui qui se vante d'obéir à tes moindres signes de tête, et qui dit avoir la bourse si bien garnie. Il a fait tant de cas de tes avertissements qu'il n'a pas pu se résigner à racheter ses exemplaires et à les jeter au feu : il n'a pas voulu soustraire à tous les regards ces inepties qui doivent déshonorer ce nom de Brixius... Quant à moi, cher Erasme, sauf deux exemplaires [partis d'ici avant l'arrivée de ta lettre, l'un pour toi, l'autre pour Pierre Gilles, et sauf cinq autres qu'avait déjà vendus le libraire — car ta lettre m'a été remise comme on venait de mettre l'ouvrage en vente, et quand déjà on le demandait avidement —, j'ai racheté toute l'édition et je la tiens sous clef, attendant que tu décides ce que j'en dois faire » (trad. Nisard, p. 190).

Une fois assuré le triomphe de la grâce sur la nature, More se détend. Erasme lui a dit que Brixius n'était pas un

1. Allen, *Op. Ep. Erasmi*, t. IV, n° 1093.

2. Allen, *Op. Ep. Erasmi*, t. IV, n° 1096, mai 1520.

affreux menteur, mais un homme digne d'être aimé. More n'est plus tellement loin de le croire et il écrit cette phrase admirable : « *Ut ingenue dicam, adeo illum non odi, ut postquam animo nunc defecatiore sum factus, adamem etiam litterarum gratia, vel tua*¹. ». Son âme libérée de la haine s'épanouit, comme toujours, dans le rire. Erasme lui a demandé, second sacrifice, de supprimer d'une éventuelle réédition des *Epigrammata* toutes celles qui concernent Brixius. Erasme se figure-t-il que More tient tant que cela à ses productions littéraires? S'il n'avait tenu qu'à lui, il ne les aurait jamais imprimées. Il faut en finir avec cette sottise querelle. « L'amour que tu me portes me donne un rôle sérieux, parce que tu t'imagines de grandes choses à propos de moi. Mais aussi longtemps que je suis encore parmi les hommes et que je ne suis pas encore tout à fait un saint (il faut bien rire d'une chose risible), je suis sûr que le lecteur humain me pardonnerait d'avoir cédé aux faiblesses humaines qu'aucun homme ne peut secouer tout à fait. »

On a souvent cité la réponse de More à son gendre Roper le 13 avril 1534, jour où il fut prié de comparaître devant les commissaires royaux pour prêter le serment qu'il était décidé à refuser. Dans le bateau qui descendait de Chelsea à Lambeth, il fut d'abord abattu, puis son visage s'illumina : « Fils Roper, dit-il, je rends grâce à Dieu, la bataille est gagnée. » Erasme, quatorze ans auparavant, l'avait aidé à remporter une victoire moins importante, mais peut-être aussi difficile à assurer. Et Erasme, qui savait que la vanité littéraire se dompte malaisément, remercia son ami du fond du cœur. Peu de temps après, il écrit à Budé : « Je vous sais gré à tous, pour avoir raisonné Brixius ; je lui sais gré de s'être rendu à vos avis. Quant à More, il est si éloigné de toute pensée hostile qu'il a même oublié cette petite riotte (*conflictatiuncula*)². » Erasme était d'autant plus frappé de

1. Texte des *Lucubrationes* ; *vel tua* ne figure pas dans le texte des *Epistolae ad diversos*.

2. Allen, *Op. Ep. Erasmi*, t. IV, n° 1117.

l'incapacité de More à éterniser une querelle que lui-même, pour son compte, n'oubliait jamais rien... Au surplus, il ne se considéra pas comme quitte à l'égard de More. Il envoya à Brixius une lettre où il le prie très fermement de clore l'incident. Il le dit sur un ton d'autorité qu'il n'aimait pas à prendre inutilement et il fait de More un éloge très chaud et très sincère¹. Au moment où il écrit ainsi, il a déjà échangé quelques lettres avec Luther², et il sentait venir d'Allemagne un orage auprès duquel une querelle pour des épigrammes paraîtrait bien futile.

*
* *

L'événement protestant trouva les deux amis séparés et destinés à ne plus jamais se revoir en ce monde ; leur correspondance même semble être devenue plus malaisée à mesure que le rôle politique de More allait grandissant. Plus d'une lettre a été écrite avec l'arrière-pensée qu'elle serait ouverte avant d'arriver à destination. Tout conspire à nous rendre obscurs leurs rapports pendant cette période.

Tout d'abord une longue lacune coupe leur correspondance de juillet 1521 à décembre 1526. Impossible de savoir si pendant ces cinq ans et demi ils ont cessé de s'écrire, si les lettres se sont perdues en route ou si elles ont été perdues par les éditeurs d'Erasme. Il est d'autant moins utile de faire des conjectures que l'entretien se rouvre par une lettre de More et une réponse d'Erasme qui nous permettent de retracer leur vie spirituelle à tous deux pendant cette période.

Erasme, après bien des hésitations, a lancé contre Luther son *De Libero Arbitrio* auquel Luther a répondu par le *De Servo Arbitrio*. Erasme riposte de nouveau par la première

1. Allen, *Op. Ep. Erasmi*, t. IV, n° 1233, septembre 1521.

2. La première lettre de Luther est du 28 mars 1519, la première réponse d'Erasme, du 30 mai.

partie de l'*Hyperaspistes*. Mais la seconde partie tarde à paraître et les luthériens crient victoire. Sir Thomas écrit à son ami le 18 décembre 1526¹. Il regrette de le savoir malade, d'autant plus que tout le monde chrétien attend avec impatience la seconde partie du traité : « Quelques-uns vont colportant que la crainte du risque a troublé ta méditation et t'a enlevé le courage d'avancer dans ton œuvre. Si cela était, mon étonnement et mon chagrin seraient au comble. Mon très cher Erasme, toi qui as enduré tant de fatigues, tant de dangers, tant de travaux herculéens, toi qui, pour servir le monde, as passé dans les peines et les veilles toutes les belles années de ta vie, ne commence pas maintenant à t'attacher misérablement à ces années infirmes, au point de vouloir renoncer à la cause de Dieu plutôt que d'accepter une défaite. » Erasme ne peut plus reculer : « Tu as répondu aux calomnies, puisque tu l'as percé [Luther] de ton stylet, puisqu'il te reste à traiter l'explication des Écritures, puisque tu t'es engagé à la face du monde entier, dans les mille exemplaires de la première partie comme dans autant de billets signés de ton nom, à poursuivre jusqu'au bout. Luther lui-même n'est pas assez fou pour espérer que tu ailles maintenant laisser la cause de Dieu après avoir réglé la tienne et que tu oublies ce que tu as publiquement promis. » More ne néglige rien de ce qui pourra stimuler son ami : Luther parle de lui avec mépris ; en Allemagne, on répète qu'Erasme, concernant l'Eucharistie, ne pense pas autrement que Carlstadt. Qu'il donne rapidement tous les démentis nécessaires. « Sur ce point, si Dieu t'en donne le loisir, je voudrais qu'un traité parte, pour aller défendre notre foi, de ton cœur, son plus solide rempart. Mais j'ai un trop vif souci de l'*Hyperaspistes* : je voudrais que rien ne te tînt tant au cœur, qu'aucune chose n'appelât ailleurs ton cœur et tes pensées et ne t'empêchât de le terminer en premier lieu. »

1. Allen, *Op. Ep. Erasmi*, t. VI, n° 1770.

Erasme, vieilli, malade, épuisé, répond le 30 mars 1527 par une lettre où l'on sent combien est importune l'insistance de ses amis :

« Suppose même que j'aie le temps et les forces nécessaires. Si je traite le sujet d'après le sentiment des moines et des théologiens qui font la part beaucoup trop large aux mérites des hommes, à cause du gain qu'ils en retirent, je parlerai contre ma conscience et j'obscurcirai sciemment la gloire du Christ. Si je compose de façon à accorder quelque chose au libre-arbitre et davantage à la grâce, je blesserai les deux partis. C'est ce qui m'est arrivé pour la *Diatribé*. Si je suis Paul et Augustin, il ne reste presque plus rien pour le libre-arbitre. Dans les deux livres qu'Augustin déjà vieux a écrits pour Valentin, il affirme à vrai dire que la volonté est libre. Mais il fait un tel cas de la grâce que je ne vois vraiment pas la place qu'il peut laisser à la volonté. Il dit que les œuvres accomplies avant la grâce sont mortes ; il attribue à la grâce le fait que nous nous repentons, que nous voulons faire le bien, que nous le faisons, que nous persévérons. Tout cela, c'est le travail de la grâce en nous. Où donc sont les mérites ? Acculé à cette question, Augustin se tire d'affaire en disant que Dieu nous impute ses bonnes œuvres à mérite et couronne en nous ses propres dons. Belle défense du libre-arbitre ! L'opinion ne me déplairait pas d'après laquelle nous pouvons, par les seules forces de la nature et sans aucune grâce particulière, acheminer la grâce, *de congruo*, comme disent ces gens-là. Mais Paul s'y oppose et même les scholastiques n'acceptent pas cette doctrine ¹... »

Est-il nécessaire d'en citer davantage pour voir s'opposer les deux points de vue ? Pour More, tout est simple. Il voit le bien d'un côté, représenté par les catholiques dont le meilleur est sans nul doute son cher Erasme, auquel il disait naguère : *tu cujus labor in tota re uni desudat Christo* ² ; de l'autre côté est le mal représenté par Luther et les siens. Qu'Erasme entre en lice et les ennemis battront aussitôt en retraite. Erasme sait que les choses sont bien plus compliquées. Il sent contre lui l'hostilité des moines qui ne désarment pas et la haine des hérétiques qui ne lui pardonnent pas de rester catholique. Il ne trouve un peu de réconfort que dans

1. Allen, *Op. Ep. Erasmi*, t. VII, n° 1804.

2. Allen, *Op. Ep. Erasmi*, t. IV, n° 1090.

l'appui que lui donne le pape, ce qu'il exprime en termes que seul son contemporain Rabelais aurait traduits dignement¹. More semble avoir perdu de vue que naguère encore, les « ennemis », pour eux, c'étaient les « barbares », les Carmes déclamateurs, les Franciscains superstitieux, les Dominicains plus versés dans la dispute que dans l'Écriture. Erasme, lui, n'oubliait rien. Il se rappelle tout ce qui le sépare de ceux qui, aujourd'hui, le somment d'intervenir. Il sait que beaucoup de ceux qui aboient contre Luther cherchent aussi à mordre Erasme. Il se dit que, tout compte fait, il s'entendrait plus aisément avec Mélanchthon qu'avec Standish. Tout cela le rend circonspect. Sa circonspection ne peut que le desservir dans les deux camps. On le considère comme un tiède parce qu'il a le malheur d'avoir beaucoup d'esprit critique en un temps où il valait mieux avoir un vigoureux esprit de parti. Peut-être, en quelque heure troublée, regretta-t-il de n'avoir pas la simplicité d'âme et de regard de son ami Sir Thomas.

*
* *

Les quelques années qui suivent ces deux lettres sont les seules où les textes attestent un refroidissement entre les deux humanistes. More dut être profondément peiné par la lettre du 30 mars 1527, où Erasme ne dissimulait pas sa mauvaise humeur. Tout était fait pour l'attrister : le fait que son ami était malade et mal compris de tous ; qu'il était réticent sur des points où Sir Thomas n'admettait pas d'hésitation ; qu'il tardait et arriverait trop tard, comme naguère lorsqu'il s'agissait d'arrêter la publication de l'*Anti-Morus*. Pendant les années 1527-32, ils n'échangent plus que de courtes lettres insignifiantes. Rien qui concerne leurs travaux. C'est l'époque de la grande activité littéraire de More. Il publie en 1528 le *Dialogue concernant les hérésies*,

1. *A summis orbis praesulibus timeor, ab hominibus abjectissimis conspuor, concacor, commingor* (Lettre du 30 mars 1527).

en 1529 la *Supplique des âmes*, en réponse à la *Supplique des mendiants*, où Simon Fish demande la confiscation des biens du clergé. Il prépare la *Réfutation* à la riposte que Tindale avait adressée au *Dialogue*. De tout cela, Erasme, qui ne savait pas un mot d'anglais, n'a certes rien lu. Eût-il pu connaître ces pages charmantes, il ne les eût probablement pas goûtées. Elles sont pleines de *motherwit*, d'un sentiment religieux enfantin, populaire, poétique, d'un humour simple et souriant. Erasme, curieux mélange de grand seigneur des lettres et de pédant aux plaisanteries lourdes, n'aurait pas été sensible à l'exquise distinction qu'il y a dans cette familiarité. Rien d'étonnant qu'il n'ait pas félicité More de ses ouvrages. Ce qui est plus étrange, c'est que More ne lui parle pas davantage des siens. Peut-être blâmait-il Erasme de s'occuper surtout de philologie profane à un moment où l'Église était attaquée de toutes parts¹.

Quoi qu'il en soit, la correspondance se réduit à ceci : le 28 février 1528, billet d'Erasme marquant une extrême lassitude. Henry VIII l'invite à venir en Angleterre : il préfère ne remercier le roi qu'avec un léger retard plutôt que d'écrire une lettre trop négligée. Il envoie son *famulus*, Quirinus Talesius, par l'intermédiaire duquel il prendra conseil de ses amis². Aucune expansion, aucune expression de joie à la perspective de revoir Sir Thomas. Pas de réponse de celui-ci. Quirinus aura été chargé d'un message verbal en même temps qu'on lui remettait le portrait de la famille More par Holbein. Le 5 septembre 1529, de Fribourg-en-Brisgau, Erasme écrit de nouveau. Il se réjouit de la signature de la paix dont il réfère tout l'honneur à l'*invictissimus Angliæ Rex*. Après une revue des événements d'Europe, il ajoute :

1. Le *De Pronunciatione* et le *Ciceronianus* en 1528, la *princeps* de Ptolémée en 1530, l'*Aristote* et le *Tite-Live* en 1531, *Démosthène* et *Térence* en 1532, les *Apophtegmata* en 1531. Pendant la période 1500-1520, c'est au contraire Erasme qui donnait le plus à l'humanisme chrétien et More à l'humanisme profane.

2. Allen, *Op. Ep. Erasmi*, t. VII, n° 1959.

« Si j'étais resté à Bâle, les théologiens auraient crié que j'approuve ce qui s'y passe¹. Et maintenant ils triomphent en disant que je suis parti parce que j'avais peur. » Il a quitté Bâle à regret, sa santé est telle qu'il a cru ne pas pouvoir supporter le changement². Il n'est plus question de partir pour l'Angleterre. Ce qui est étrange, c'est qu'Erasme ne dise rien du portrait qu'il a reçu cependant, car le lendemain 6 septembre il écrit à Marguerite More, Mrs. Roper, pour la remercier avec tous les siens³. Nous voilà loin des joyeuses effusions en vers et en prose qui ont accompagné un autre envoi de portraits, ceux d'Erasme et de Pierre Gilles exécutés par Quentin Metsys pour Thomas More aux temps heureux de l'*Utopie*. Quinze années ont lourdement pesé sur les deux amis et surtout sur Erasme. Les trois années qui vont venir accableront More. Quirinus emporta les deux lettres et probablement rapporta la réponse, une seule lettre de Marguerite Roper à Erasme, écrite à Chelsea le 4 novembre 1529⁴. La jeune femme s'adresse gauchement à ce vieillard qu'elle n'a plus vu depuis au moins douze ans, alors qu'elle était une fillette. Elle lui parle de ses infirmités, de son grand âge, avec plus de gravité probablement qu'il ne souhaitait. Mais certainement elle dit vrai lorsqu'elle appelle Erasme *fidelem patris veteremque amicum*. Pourquoi More n'ajoute-t-il rien à la lettre de sa fille ? Était-il accablé de besogne ? Sentait-il entre son vieil ami et lui des réticences qui lui rendaient toute effusion impossible. Ce qui est sûr, c'est qu'on sent très bien, en cette période de leur vie, qu'Erasme le comprend mieux que lui-même ne comprend Erasme et qu'Erasme fait, en vue d'un rapprochement, des efforts auxquels Sir Thomas ne répond guère. Encore une fois, rien ne nous permet de croire que des lettres auraient été perdues.

1. L'hérésie d'Oecolampade.

2. Allen, *Op. Ep. Erasmi*, t. VII, n° 2211.

3. Allen, *Op. Ep. Erasmi*, t. VII, n° 2212.

4. Allen, *Op. Ep. Erasmi*, t. VII, n° 2233.

En octobre 1529, More accepte le Sceau et l'annonce à Erasme par un court billet qui contient cette phrase prophétique : « Avec ta grande expérience des choses humaines, tu plaindras peut-être mon sort... ¹ » En effet, Erasme, toujours clairvoyant, désapprouve la résolution et, le 30 mars 1530, écrit à Lord Mountjoy : « Je ne fais de compliment, ni à Thomas More, ni aux études, mais à votre royaume, auquel aucun juge meilleur ni plus scrupuleux ne pouvait échoir ². »

Aucun échange pendant les trois années où More est chancelier. Puis, brusquement, du 14 juin 1532, une longue lettre de More, nourrie, amicale, où l'on retrouve le ton d'autrefois ³. Avec celle de 1526 et le billet du 28 octobre 1529, c'est exactement tout ce qui nous reste de ce que More a pu envoyer à Erasme au cours des quatorze dernières années de sa vie. Ce texte est donc précieux, d'autant plus qu'il complète heureusement un passage des *English Works* duquel il faut le rapprocher.

More annonce sa retraite, se félicitant d'avoir enfin le temps de vivre, comme Erasme a toujours pu le faire, pour Dieu et pour soi-même. Le roi a consenti à accepter sa démission, car sa mauvaise santé ne lui aurait pas permis de bien s'acquitter des devoirs de sa charge (tout ceci est visiblement écrit de façon à pouvoir sans inconvénient être lu par la police du roi). More, à vrai dire, n'espère pas pouvoir travailler avec l'activité d'un Erasme, que Dieu a comblé de dons particuliers. Rien n'a pu empêcher Erasme d'écrire, ni la maladie, ni les envieux qui s'acharnent contre lui depuis tant d'années. Les pierres qu'ils lui jettent retombent sur leur propre tête. Cependant, il y a des gens de valeur (*neque mali nec indocti*) qui voudraient l'amener à corriger des détails

1. Allen, *Op. Ep. Erasmi* t. VIII, n° 2228; ce billet autographe se trouve parmi les mss. de Leipzig. Il a été publié en 1906 dans les *Briefe an Erasmus* de Förstemann et Günther.

2. Allen, *Op. Ep. Erasmi*, t. VIII, n° 2295.

3. *Erasmi Opera Omnia*, éd. Leyde, 1703, t. III, 2. *Mori Lucubrationes*, p. 484.

de son œuvre. Qu'il ne s'en tourmente pas ; cela arrive à tous les auteurs. Erasme, chacun le sait, s'il avait prévu l'hérésie, aurait dit les mêmes choses avec simplement plus de modération ¹. De même, les Pères de l'Église, s'ils avaient prévu notre siècle aussi clairement qu'ils ont vu le leur, auraient dit bien des choses plus prudemment ou plus explicitement. Ils ne l'ont pas fait parce qu'ils voulaient remédier aux maux contemporains et ne pouvaient prévoir l'avenir. Les hérétiques d'aujourd'hui se vantent d'aller chercher des arguments dans leurs écrits. On traite donc ceux d'Erasme comme ceux des Pères, des Apôtres, des Évangélistes et comme les paroles du Sauveur lui-même, « source principale et presque unique des fausses conclusions qu'en tirent les hérétiques » ². Qu'Erasme ait courage et laisse aboyer les malveillants (on croirait lire une lettre écrite en 1516, quand les moines partaient en guerre contre le *Nouveau Testament*). Mais que, par égard pour des scrupuleux, il consente parfois à quelques atténuations ³.

A la lettre est annexée l'építaphe qui est le testament de More et la courte élégie pour le tombeau qui devait contenir ses restes et ceux de ses deux femmes. La correspondance de More offre peu de pièces plus intéressantes. Ces quelques pages résument toute une vie, en un moment où celui qui venait de déposer le Sceau, tout à sa lutte contre l'hérésie, paraissait avoir oublié le combat qu'il menait jadis contre l'ignorance, en compagnie du savant Erasme. Le voici qui tend de nouveau sa main un peu lourde et mal soignée, que

1. *Ignorare non possunt, quam ingenue fateris ipse quaedam te tractasse sic, priusquam haereses istae pestilentes orirentur, quae jam passim grassantes pessundant omnia, ut si divinare potuisses tales religionis hostes ac proditores aliquando prodituros esse, mitius ac dilutius eadem fueris propositurus.*

2. *...ex quorum verbis maxime, imo propemodum solis haeretici omnes dogmata sua falsissima conantur stabilire.*

3. *...et tantum: si quid interdum boni cujusquam viri anxiam sollicitudinem vel absque satis grandi causa commoveat, ne te pigeat tamen ad pios eorum affectus quaedam attemperare.*

Holbein a cachée dans une vaste manche, vers la fine main qui tient habilement une plume infatigable.

En 1516, More déplorait déjà que des catholiques prissent scandale des déclarations d'Erasme. En 1532, il le voit exposé à deux formes de malentendu : d'une part, les esprits timorés continuent à se scandaliser ; d'autre part, les hérétiques triomphent chaque fois (et cela arrive souvent) qu'ils trouvent chez Erasme une critique des choses qu'eux-mêmes attaquent. Erasme attaquait pour réformer et eux pour détruire, mais la foule n'y regarde pas de si près. Et plus haut Tindale brandit la *Moria*, plus il effarouche les catholiques à la foi débile. Alors, More essaie de préciser le point de vue d'Erasme devant les uns et les autres. Le passage qui suit, tiré de la *Réponse à Tindale pour avoir employé le mot « congregation »*, est exactement contemporain de la lettre accompagnant l'épigramme :

Tindale m'a demandé pourquoi, depuis bien longtemps, je n'ai pas attaqué Erasme, qu'il appelle mon chéri. qui a traduit le mot *ecclesia* par *congregatio*. Et il continue, avec la méchanceté qui lui est propre, en disant que je ménage vraisemblablement Erasme, parce que c'est chez moi qu'il a écrit la *Moria*. Je n'ai pas attaqué Erasme, mon chéri, parce que je n'ai pas trouvés chez Erasme, mon chéri, les intentions pernicieuses que j'ai trouvée chez Tindale. Car si j'avais trouvé chez Erasme, mon chéri, les dessins malfaisants que j'ai trouvés chez Tindale, Erasme mon chéri ne serait plus mon chéri. Mais je trouve chez Erasme, mon chéri, qu'il déteste et abomine les erreurs et hérésies que Tindale enseigne et où il persévère. C'est pourquoi Erasme mon chéri sera encore mon chéri. Et certes, si Tindale ne les avait jamais enseignées ou s'il avait eu le bonheur de les rejeter, alors lui aussi serait mon chéri. Mais puisqu'il se cramponne à ses hérésies, je ne puis pas considérer comme mon chéri quelqu'un que le diable considère comme le sien...

...Et concernant la *Moria* où Erasme... atteint et blâme uniquement les fautes et erreurs qu'il trouve en toute sorte de peuple, examinant tout état et condition, ecclésiastique ou laïque, ne laissant personne indemne, c'est un livre duquel Tindale dit que, s'il était en anglais, tout homme verrait bien que je pensais alors tout autrement que je ne fais aujourd'hui. Si cela est vrai, j'ai d'autant plus de raisons de remercier Dieu de m'avoir amendé. Mais sûrement ceci est

vrai, que, loué soit Dieu, jamais en ma vie je n'ai songé à retirer de vénération les saintes images des bienheureux ni leurs saintes reliques. Pas même si cela se trouvait dans la *Moria*, personne n'en devrait conclure que telle fût ma pensée, puisque le livre est, non de moi, mais d'un autre, celui-ci fût-il mon chéri le plus chéri. Toutefois, le livre de la *Folie* se borne en fait à railler l'abus en ces choses...

A présent tout le monde se scandalise.

...Je dis par conséquent qu'en un temps où les hommes par leur propre faute interprètent de travers la parole de Dieu et s'en scandalisent, jusqu'à ce qu'ils se soient amendés, si quelqu'un voulait maintenant traduire la *Moria* en anglais ou quelque'une des œuvres que j'ai moi-même écrites avant aujourd'hui, encore qu'il ne s'y trouve rien de mal, comme le peuple aujourd'hui prend de travers tout ce qui est bon, je souhaiterais brûler les livres de mon chéri et les miens par-dessus le marché plutôt que de voir le peuple s'en offenser (et cependant ce serait sa faute et non la nôtre), étant donné que c'est ainsi que je le vois présentement disposé ¹... »

Je crois bon de citer le passage en entier pour faire sentir le mouvement de la pensée de More, infiniment plus onduleux en anglais qu'en latin ². On y voit More se solidarissant avec Erasme ; mais, si quelqu'un se scandalise, soit de *l'Eloge de la Folie*, soit d'une des lettres où More a bataillé contre l'ignorance, il est prêt, non à condamner ces textes, mais à les retirer comme inopportuns. Au surplus, il ne nie pas avoir varié, mais il a confiance en Dieu et il espère, sur tous les points où il a changé, avoir changé en bien. Ainsi, en tous temps, comme Erasme, il a blâmé l'abus dans les pèlerinages ; mais aujourd'hui la pratique lui paraît plus recommandable que l'abus ne lui paraît blâmable. Enfin, il n'est pas Erasme. Qu'on reproche à Erasme ce qui est d'Erasme, à More ce qui est de More. En écrivant cela, il pense certainement aux années où de lourds malentendus s'appesantissaient entre

1. *English Works*, pp. 421 sqq.

2. On peut résumer un de ses paragraphes latins, mais on doit toujours citer textuellement son anglais quoique celui-ci, plus abondant, contienne à première lecture plus de redites. C'est que les traités anglais sont écrits pour des gens simples, incapables de saisir une idée sous une forme abstraite et rapide, malhabiles à comprendre à demi-mot, à quoi Erasme excellait

eux. De ce différend, il ne garde aucune rancune, — il était incapable de garder rancune à personne, pas même à Brixius. En lui, tout est dominé, mais la parfaite entente des années d'optimisme ne saurait renaître intacte. Dans les lettres écrites de la Tour, aucune n'est destinée au vieil Erasme ; dans les pages d'adieu où chaque servante, chaque *nurse* trouvera un mot amical, il n'y a pas un salut pour l'ancien compagnon de lutte. Nous sommes trop mal renseignés pour pouvoir accuser More d'indifférence, mais, dans l'état actuel de nos connaissances, tout se passe comme si Erasme s'était effacé de sa pensée pendant les quinze mois de la captivité.

*
* *

Erasme, lui, restera fidèle jusqu'à son dernier souffle. Il défendra More et le pleurera. Mais, contrairement à Sir Thomas, qui n'avait pas plus de mémoire qu'un enfant lorsqu'il s'agissait des choses pénibles, Erasme n'oublie rien. Certains reproches sont restés plantés en lui comme des épines ; des conseils trop insistants l'ont hérissé d'impatience. Il n'est pas de ceux que le voisinage de la mort apaise et détend. Les deux lettres dont il me reste à parler sont pleines d'une douleur sincère, inquiète dans la première, aiguë dans la seconde. Mais la mauvaise humeur n'en est pas plus absente que dans la lettre du 30 mars 1527. Entre lui et le souvenir de Thomas, une arrière-pensée s'interpose que rien ne pourrait écarter : son meilleur ami l'a déçu, son meilleur ami ne l'a pas compris jusqu'au bout ; il s'est douloureusement heurté au mur au delà duquel More ne pourrait plus le suivre. Et Erasme n'est pas homme à pardonner aisément une telle déception.

Cependant, il essaie de sauver More. Il envoie à Jean Heigerlin, dit Jean Faber, évêque de Vienne, une longue lettre destinée à être lue par Henry VIII ¹. Le plaidoyer est bien

1. *Erasmi Opera Omnia*, Leyde, 1703, t. III, 2^e partie, col. 1809 sqq.

maladroit. Erasme rappelle que More n'a pas recherché les honneurs, mais les a reçus de la grâce royale¹. Or, si le roi exigeait de sa créature une soumission absolue, c'est précisément parce qu'il avait tout donné spontanément. Erasme fait souvenir aussi que More était un modèle de vertu conjugale, au point d'avoir préparé un caveau pour lui-même et pour ses deux femmes, détail que le roi ne lira pas sans impatience. Enfin, il souligne la parfaite bonne volonté de More en matière religieuse, disant que, s'il penche vers un extrême, *ce serait plutôt vers la superstition que vers l'impiété*. Or, en 1519, le même Erasme écrivait à Ulrich de Hutten : « More cultive ardemment la vraie piété, mais il est étranger à toute superstition. » Lorsqu'on lit cela, on se rend compte que Nisard dit les choses lourdement, mais qu'il a raison. Erasme en 1534 ne voyait plus More avec les mêmes yeux qu'en 1519. Dans l'intervalle, à plusieurs reprises, il l'a trouvé importun et naïf. Et, dans la lettre où il raconte le procès et le supplice de Sir Thomas et de John Fisher, si on la lit attentivement, le même jugement affleure encore². Assurément, il est profondément ému ; il rend un hommage éclatant à l'héroïsme des deux martyrs, mais il ne saurait prendre sur lui au point de retenir quelques épigrammes : « En épargnant des hommes d'une piété, d'une érudition si remarquables que déjà l'immortalité les a touchés, le roi aurait travaillé pour lui-même et pour sa propre gloire. Il pouvait les exiler : un homme courageux trouve une patrie n'importe où. Une condamnation à mort fait haïr. Quand le roi de France Louis XII, en arrivant au trône, demanda le divorce d'avec sa femme fille de Louis XI, la chose déplut à beaucoup de gens de bien, entre autres à Jean Standonck et à son élève Thomas, qui, dans leurs sermons, ne dirent rien,

1. Le pauvre Erasme, habitué à quémander, soulignait déjà ce fait avec admiration en 1521. *Rex Morum nec ambientem nec flagitantem munere magnifico honestavit, addito salario nequaquam poenitendo*, écrit-il à Budé (Allen, *Op. Ep. Erasmi*, IV, n° 1233).

2. *Erasmi Opera Omnia*, Leyde, 1730, t. III, 2, col. 1763 sqq.

sinon qu'il fallait prier Dieu de bien inspirer le roi. Celui-ci se borna à les bannir et les rappela une fois le divorce accompli. » Chacun, ici, reçoit sa leçon. Le roi est rappelé à la modération. Le pape est prié de se souvenir qu'on a été moins intransigeant avec Louis XII qu'avec Henry VIII, probablement parce qu'aucun empereur, en 1499, ne protégeait la reine menacée. Et si Standonck, qui a fait régner à Montaigu les effrayantes austérités dont Erasme a tant souffert, si le terrible Standonck s'est borné à cette faible protestation, est-ce que Sir Thomas n'aurait pas dû trouver un moyen d'éviter la mort sans offenser sa conscience ? Et plus loin :

« La vieille reine, cette femme très pieuse, on la plaint, d'abord, d'être tombée d'une si haute dignité à un état où elle ne peut, à cause du divorce, vivre avec l'époux de toute sa vie, ni davantage, à cause de la sentence de Clément, en prendre un autre ; ensuite et surtout de se voir cause, sûrement avec un immense chagrin, que de tels hommes aient été tués. »

Peu importe qu'Erasme se trompe sur le rôle joué par le divorce dans le refus de Sir Thomas. Ce qu'il faut lire dans ces lignes, c'est l'immense découragement de l'homme qui se dit : « Est-ce que cela valait la peine ? Faut-il [qu'une cause si insignifiante ait causé de tels désastres ? »

Pour More, la cause n'était pas insignifiante ; il y avait les principes, l'interdiction du pape, l'unité de l'Église éternelle garantie par l'obéissance de tous les fidèles. Cette chose vaut bien qu'on donne sa vie pour l'assurer. Et il n'aurait pas aimé non plus la malignité d'Erasme envoyant au pape une dernière flèche.

Dans sa prison, lorsqu'il a prié pour tous ceux qu'il aimait, il a dû prier pour le pauvre Erasme, chrétien comme lui, croyant peut-être aussi convaincu, mais à qui manqua toujours la grâce de la ferveur dont lui-même était comblé. De leur amitié, seules les heures heureuses ont dû repasser devant ses yeux naturellement aveugles pour les souvenirs pénibles. On voudrait penser aussi qu'Erasme, à qui le don de l'oubli

fut refusé, revit en mourant un Thomas More parfaitement d'accord avec lui. Mais il ne faudrait pas confondre ces pieux souhaits avec la réalité. Refuser de voir les éléments de désaccord qu'il y eut entre eux de 1520 à 1535, les efforts qu'ils firent l'un et l'autre pour rétablir l'entente, la vanité finale de la tentative, c'est se résigner à perdre de précieuses lumières sur leur âme à tous deux ¹.

Marie DELCOURT.

1. Pour la première partie de cet article, je me permets de renvoyer à une étude actuellement sous presse et qui paraîtra en 1936 dans la revue *Humanisme et Renaissance : Recherches sur Thomas More ; la tradition anglaise et la tradition continentale*, ainsi qu'à la préface de mon édition de *l'Utopie* (Paris, Droz, 1936).
